

# PELERINAGE PARMI LES SOUVENIRS DE GOUNOD

Lorsque Charles Gounod mourut en 1893, l'ainé de ses petits-fils, Pierre, avait tout au plus douze ans. C'est un âge où les souvenirs se gravent déjà dans la mémoire des enfants, et, phénomène assez courant, il arrive que l'on se rappelle bien davantage des événements de son enfance que des faits d'une date plus récente. Nous fûmes à même de nous en rendre compte lors de la visite que nous rendîmes à M. Pierre Gounod.

— Les traits de mon grand-père sont restés très vivants dans mon esprit, nous dit-il. Dès mes premiers pas, je me sentais irrésistiblement attiré vers lui.

Et, regardant un portrait d'Elie Delaunay, représentant Gounod avec sa belle figure patriarcale, sa barbe blanche, et ses yeux où brillait une flamme pure :

— Le voici tel que je l'ai toujours connu. Encore maintenant, je ne puis séparer son visage de celui que dans mon imagination devait avoir le Père Capulet. Je le voyais très souvent. Il portait d'habitude un veston de velours brun, il était coiffé d'une calotte, il tenait à la bouche une courte pipe en terre qu'il rallumait sans cesse. C'était la bonté même, l'affabilité et même la courtoisie alors qu'il pouvait être obsédé par de trop nombreuses visites. Il se dégageait de lui une réelle séduction. Travailleur infatigable, il ne s'octroyait que peu de loisirs. Le soir, quelquefois, il jouait au matador, espèce de jeu de dominos. Le lendemain, il tâchait à rattraper le temps perdu. Il avait gravé, à l'aide d'une épingle, les mots suivants dans le palissandre noir d'un meuble qui lui servait à la fois de piano et de bureau : *Hic laboravi, non tanquam volui, sed tanquam potui* (1).

Nous demandons alors à voir ce fameux bureau-piano, mais celui-ci se trouve dans l'hôtel de la Place Malesherbes où vécut Gounod. Par contre, nous pûmes contempler le véritable piano que possédait le grand compositeur. A l'intérieur de l'instrument on lit, écrit très lisiblement à l'encre : Francis Planté, 1892, souvenir d'une visite de l'éminent pianiste au père de *Faust*. Mais nous vîmes bien d'autres reliques conservées pieusement par M. Pierre Gounod.

D'abord une nombreuse correspondance reçue ou même écrite par son grand-père. Quelques aquarelles, car au contact d'Ingres, Charles Gounod, à un moment de sa vie, s'était senti attiré vers la peinture, de sorte que si Ingres eut son violon, Gounod eut son pinceau.

Quoi encore ? Des choses infiniment précieuses ayant appartenu ou se rapportant à Beethoven : une minuscule croix de la Légion d'Honneur, puis, conservés dans un tout petit portefeuille, une touffe de cheveux, enfin, mises sous verre, quelques feuilles desséchées ramassées par Gounod sur la tombe du grand maître.

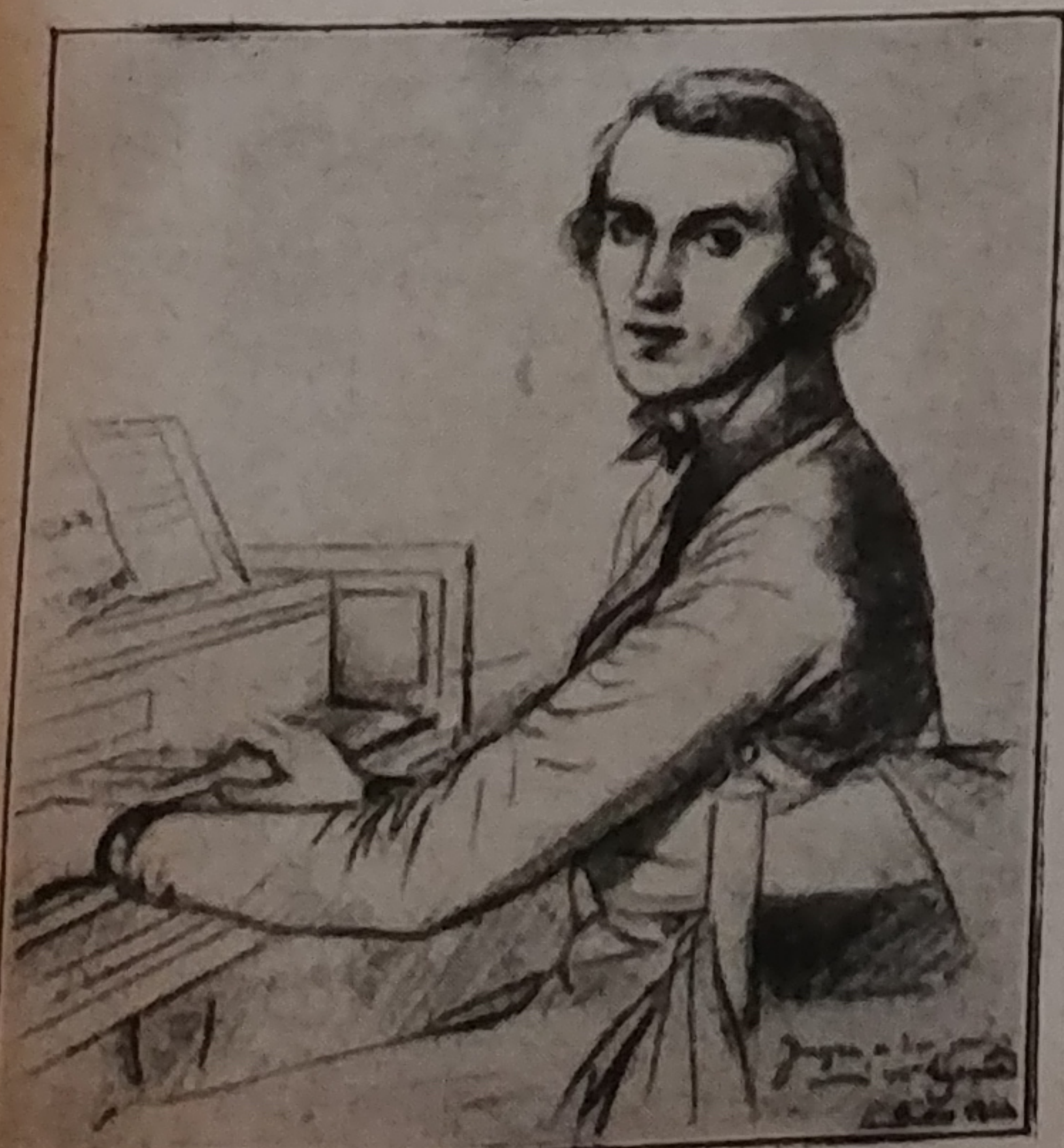
L'on se représente difficilement aujourd'hui, dit M. Pierre Gounod, quelle pouvait être la vie d'un artiste choyé comme l'était mon grand-père. C'était chez lui une procession incessante de notabilités parisiennes et étrangères : la Melba, Mme Van Zandt, le Comte de Paris, la Princesse Amélie, future reine de Portugal, la reine Isabelle, tant d'autres encore ! Il recevait quotidiennement les hommages des gloires musicales de ce temps.

Nous demandons alors à M. Pierre Gounod s'il a souvenir d'opinions exprimées par son grand-père sur ses collègues les compositeurs.

— Ce que je peux vous dire, nous répond notre interlocuteur, c'est que mon grand-père était ouvert à tous les progrès réalisés dans le domaine musical, quand progrès il y avait. L'on a raconté qu'il ne pouvait souffrir la musique de Wagner. Cela est complètement faux. Car il se trouvait dans une loge, à l'Opéra, lors de la première si bruyante de *Tannhäuser*. Pendant que l'on sifflait et hurlait dans la salle, mon grand-père s'écriait : « Les malheureux ! Ils ne savent pas reconnaître le génie ! »

— Vous voyez, dit M. Pierre Gounod, la foi qu'il faut ajouter à certaines légendes !...

(1) C'est ici que j'ai travaillé, non pas autant que j'ai voulu mais autant que j'ai pu.



## Manuscrit de la 1<sup>re</sup> page de Rédemption

*Not published.*

PROLOGUE.

LA CRÉATION.

And the Spirit of God moved upon the face of the waters.  
L'Esprit de Dieu planait sur les eaux.

Adagio • 40

Flûtes.

Hautbois.

Clarinettes en Si b.

Bassons.

Contre Basson.

Cors en Fa.

Cors en Ut.

Trompettes en Ut.

1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> Trombones.

3<sup>e</sup> Trombone.

Timbales en Sol et Ut.

G. Caisse & Cymbales.

Harpes.

Violons.

Altos.

Violoncelles.

C. Basses.

Orgue.

Pédales.

En offrant à Camille Saint-Saëns sa partition  
manuscrite de "Rédemption" Charles Gounod  
lui écrivit la lettre ci-dessous :

A mon cher Camille Saint-Saëns

Mon Camille, je t'offre avec bonheur cette œuvre  
que tu aimes et à laquelle ton nom demeure attaché  
dans mon souvenir. Seulement :

Ce volume ne prêterai  
sous nul prétexte absolument :  
à l'éditeur obéissant  
en ceci scrupuleusement.

Ch. Gounod

fa Verbi sicut factus est

## COMMENT INTERPRÉTER LES MELODIES DE GOUNOD

Lorsque les *Nouvelles Musicales* me demandèrent d'écrire quelques lignes sur Gounod j'acceptai avec joie, bien que n'étant que très peu qualifiée pour ce genre « d'interprétation ».

Gounod est le souvenir musical de mon enfance. C'est la musique de Gounod qui m'a révélé, dès l'âge de douze ans, la joie de la Musique. Je me souviens que, chantant d'une voix enfantine, juste et claire, je m'amusais à prendre *Roméo et Juliette*, *Faust*, *Mireille*, et que j'en déchiffrais tous les rôles pendant des heures entières.

Combien de fois j'ai senti les larmes me monter aux yeux lorsqu'avec émotion et la gorge serrée, je chantais dans *Mireille* la grande phrase où, aux pieds de son père, elle le supplie de lui venir en aide dans son amour : « A vos pieds, hélas, me voilà, je suis sans défense et sans armes. » J'allais, péniblement émue jusqu'à : « Voulez-vous donc me voir mourir comme elle ? » Là, mon émotion dépassait mes forces, et souvent, j'ai dû m'arrêter pour ne pas pleurer, tant je sentais que j'aurais pu dire cela à la place de *Mireille*.

Je n'ai pas l'intention de parler de moi, mais il est nécessaire que j'expose quand même pourquoi j'ai une vénération pour cette musique simple, sans détours, qui, avec des moyens, pour quelques-uns enfantins et pour moi sublimes, dit ce qu'elle veut dire.

Voilà de la musique bien française. Pourquoi ne pas lui donner chez nous la place qu'elle mérite ? Certaines mélodies de Gounod sont de purs chefs-d'œuvre, égaux aux plus beaux lieder de Schumann et de Schubert, mais beaucoup ne les connaissent même pas. Il y a trois cahiers de mélodies splendides, des mélodies religieuses d'un mysticisme profond, et tout cela est écrit pour la voix, pour le « bel canto ». Serait-ce donc cela qui tourmente les chanteurs et qui nous prive de la joie de les entendre plus souvent ?

La mode de l'ultra-moderne dont je suis d'ailleurs une grande admiratrice, a relegué Gounod à un plan secondaire. Une des premières, je l'ai mis à mes programmes, d'autres le feront aussi, mais il faut comprendre la profondeur de cette musique pour la bien interpréter ; elle est fraîche, limpide et classique, d'un romantisme touchant. Il faut beaucoup travailler ces mélodies et ne pas se contenter de les lire, leur lecture étant facile et vous donnant un semblant de satisfaction. Il faut découvrir par le travail toute la sensibilité qu'elles ont et qui est mystérieuse et profonde comme tout ce qui est humain, car cela est fait des mille sensations de l'être.

Cette musique est si admirablement écrite que si on la travaille dans ses moindres détails on s'aperçoit que les paroles, le chant, l'accompagnement constituent une mosaïque merveilleuse ; on ne sait lequel des trois éléments vous mène par le chemin que Gounod a voulu vous faire prendre. Ici, c'est l'accompagnement qui vous entraîne à un fortissimo, là, il disparaît pour laisser la voix entraîner la ligne de la mélodie, et d'autres fois, une volontaire atténuation de la trame musicale vous fait comprendre que c'est la parole seule qui doit intervenir.

Tout dans cette musique a sa forme absolue, rien n'est laissé au hasard, et tout vous paraît simple tant le métier disparaît devant la maîtrise de ce grand compositeur.

Tout vous est dicté dans cette musique si vous savez la vivre, et si vous faites corps avec elle. Ainsi dans une adorable mélodie qui s'appelle *Marguerite*, il y a deux fois : O Marguerite — O Marguerite — La première fois on lit :

Fa, ré, si bémol, la bémol, sol et la.

La deuxième fois :

Fa, do, la bémol, sol, fa bémol. Eh bien, le la bémol de la seconde phrase est toute la mélodie. C'est juste assez pour vous montrer la plainte de ce cœur romantique. Ce la bémol qui semble si modeste est une larme de Gounod et je pourrais ainsi longtemps vous parler de découvertes que vous apportez un travail réfléchi de cette divine musique et que je voudrais pouvoir chanter et entendre plus souvent. Je me souviens d'un organisateur de province qui m'a renvoyé un programme où j'avais mis un groupe de Gounod, en m'écrivant : « Bien désuet ». J'étais sûre par avance de ne pas m'entendre musicalement avec ce monsieur.

J'ai une théorie absolue de la compréhension du public. Il est sensible à ce qui lui est révélé ou offert, à la condition qu'il sente que c'est « ça ». Aucune musique ne peut autant que celle de ce grand maître français, — si elle est bien interprétée, et si l'on se lie à elle, sans « s'interposer » — être plus touchante, émouvante, ni faire vibrer les cordes les plus sensibles et les plus émotives, en arrosant d'une douce larme la petite fleur bleue qui sommeille en nous.

Gabrielle Gills.